

Introduction¹

Si, au début d'octobre 1918, on m'avait prédit que, plus de sept ans après, j'aurais l'honneur de me trouver ici en si brillante compagnie et le devoir de vous remercier de la faveur de votre présence, on ne m'aurait pas peu surpris. Je voguais alors sur la Méditerranée, et, pour plus de sûreté, en escadre: car nous n'étions pas moins de douze navires, groupés ensemble par la crainte nullement chimérique des sous-marins ennemis, et suivant de conserve le plus imprévu des itinéraires. Détail intéressant à rappeler aujourd'hui, c'était un contre-torpilleur Japonais qui tournait infatigablement autour de nous pour nous protéger contre une attaque toujours possible, et ralliait chaque matin son troupeau qui, naviguant sans feux, se dispersait chaque nuit. Si un homme ordinaire savait lire dans l'avenir—il faut pour cela l'œil divin d'un Bouddha—, j'aurais dû deviner dans le panache tutélaire de sa fumée un signe prémonitoire de l'aimable accueil qui m'attendait à Tokio. Mais je vous avoue que je ne voyais pas si loin. J'imaginai qu'en attendant la fin déjà acquise de la grande guerre, je me rendais simplement dans l'Inde, sur l'invitation de son Service archéologique, pour travailler de mon métier à l'interprétation des bas-reliefs de Sâñchî et des peintures d'Ajançâ. Je me doutais peu que sur l'Inde viendrait

(1) Allocution prononcée le 7 Mars à la Maison Franco-Japonaise.